

---

## JOURNÉE DE PRINTEMPS

*Le samedi 19 juin 2004 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité Universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS. Elle était intitulée cette année « Traduire le double ». Après l'ouverture de la journée par Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, Paul Memmi a proposé un film illustrant son activité de doubleur. Les participants se sont ensuite répartis entre les divers ateliers du matin : anglais avec Marc Amfreville, espagnol avec Annie Morvan, italien avec Monique Baccelli et écriture avec Hervé Le Tellier.*

*L'après-midi, les ateliers étaient animés par Anne Colin du Terrail pour le finnois, Marie Bouvard pour le polonais, Bernard Hæpffner pour l'anglais et Eric Dortu pour l'allemand.*

Monique Baccelli

## Doubleure

L'intérêt pour la langue italienne ne semble pas faiblir si l'on en juge par la vingtaine de personnes présentes à l'atelier de la Journée de printemps 2004 d'ATLAS. Traducteurs d'italien, traducteurs d'autres langues et simples amoureux de la « lingua cugina », tous ont généreusement participé au travail proposé. En l'occurrence un passage de l'autobiographie de Monaldo Leopardi, le père du très célèbre Giacomo. Bien que Marie-Claire Pasquier ait épuisé tous les aspects du double, j'en avais trouvé un énième, celui de « doubleure ». Un peu comme le tissu, plus fin, discret et secret qui sous-tend un vêtement, certaines personnes de l'entourage des grands hommes jouent ce rôle. Un rôle qui peut être positif ou négatif : la mère de Proust, le père de Kafka etc. Monaldo est entre les deux, puisqu'un amour profond, mais ambigu en raison d'oppositions sur de nombreux points importants, le lie à son fils. C'est indiscutablement lui qui, par sa curiosité intellectuelle, son érudition et sa somptueuse bibliothèque, ouvre l'esprit de son génie de fils sur la culture gréco-latine. Mais Monaldo n'est pas que la doubleure de son fils. Il est lui-même l'auteur de *dialoghetti* humoristiques, où il exprime ses idées conservatrices et sa haine (relativement justifiée) pour les envahisseurs français. Son autobiographie, publiée en 1883, 40 ans après sa mort, est un témoignage de la vie et de la formation d'un aristocrate à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et des guerres franco-italiennes.

J'ai signalé en préambule que ces mémoires offraient certaines difficultés de traduction (raison pour laquelle je les ai choisies). La langue, évidemment classique, est archaïsante, dialectisante, même un peu relâchée. Il faut donc « redresser » sans déformer. Rendre compréhensible sans trop s'éloigner du ton du XVIII<sup>e</sup>. Et sans pour autant faire du faux XVIII<sup>e</sup>. Les mots,

dont certains ont carrément disparu des dictionnaires modernes, doivent être traduits à l'aide d'un dictionnaire de l'époque. Dans mon cas, avec celui d'Alberti (1820) car les mots ont souvent des nuances périmées. Les majuscules, fantaisistes, peuvent avoir un sens : Religion avec une majuscule, révolution avec une minuscule. Peuple a toujours une majuscule, car si Monaldo était réactionnaire, il aimait le peuple et avait mis sa superbe bibliothèque à sa disposition. Hélas, personne n'en a jamais franchi le seuil. La ponctuation, elle aussi très différente de celle d'aujourd'hui, doit être modifiée dans la mesure où elle facilite la compréhension.

Traducteurs professionnels ou non, tout le monde a courageusement lu sa phrase, avec des accents divers, et même ceux qui n'étaient pas italianisants ont réussi à proposer des versions tout à fait acceptables. L'intérêt de ces ateliers vient de ce que chacun avance un synonyme pour le même mot, et que, par approximation et sélection, on peut penser qu'on arrive au meilleur. Même chose pour l'organisation de la phrase. Dans le cas d'un texte ancien, le jeu est encore plus séduisant. Long arrêt, par exemple, sur le mot *grandeggiare* : prendre de grands airs, se pavaner, parader (il s'agit de la façon dont on doit s'habiller pour inspirer le respect, mais en évitant toute ostentation et toute coquetterie). « Frimer » est aussitôt exclu, comme trop moderne, mais nous met quand même sur la voie de ce que le mot italien veut signifier. *Cadere nelle bassezze* : « se dégrader » ? « tomber dans la grossièreté » ? « déchoir » ? Le dernier terme est retenu.

Comme aux ateliers du CETL de Bruxelles, je ressors enrichie de ces échanges, et il m'arrive même de modifier une traduction en cours en fonction des suggestions faites par les participants.